

Isabelle Burgun

IMMIGRÉES ACCOMPAGNATRICES FEMMES-RELAIS

Aoura, Cristina, Nayiri, Sabine et Vilma sont des «femmes-relais». Toutes les cinq forment autant de ponts entre les immigrés-es et la communauté québécoise.

Aoura Bizzari se souvient encore, après 23 ans, s'être baignée pour obtenir des cours de français à son arrivée. «Vous n'en avez pas besoin pour travailler à la manufacture», lui avait dit un fonctionnaire. «C'est cantonner les immigrantes à du "cheap labor". L'accès à la langue, c'est l'accès à la communauté», clame cette volubile Italienne, l'une des fondatrices du Collectif des femmes immigrantes du Québec. L'erreur couramment partagée est de croire que tôt ou tard l'immigré-e finit par apprendre la langue. Lorsque cela ne devient pas une bonne raison pour maintenir les nouvelles arrivantes dans un statut précaire!

Dans un même élan, elles trouvent un logement pour la famille, du travail pour les parents et aussi une école pour le-la petit-e dernier-ère. D'une main, elles débroussaillent la paperasse administrative. Et de l'autre, elles se frayent un chemin dans les dédales de la bureaucratie. Elles prêtent une oreille attentive aux problèmes et même, parfois, une épaule consolatrice. Hier, ces immigrantes posaient le pied en sol québécois. Aujourd'hui, elles sont devenues d'indispensables accompagnatrices, des femmes-relais.

Le problème actuel reste la difficulté pour les immigrés-es de pénétrer le marché du travail. «Dévaluation des diplômes, expérience non reconnue, discrimination hypocrite... tout désarme les nouvelles venues», s'exclame Aoura.

FEMMES DE COMBATS

«Il faut continuellement se battre contre tout le monde. Nous dérangeons le système», appuie Sabine Eid avec son doux accent flamand. Cette Belge a pris les problèmes à bras-le-corps, donnant naissance au Centre d'accueil et de références pour immigrés de Ville Saint-Laurent, le CARI. Cette femme de terrain a sonné à bien des portes, dénichant le logement ou la place à l'école pour la petite dernière. Du tangible. «Ce sont de petites choses, mais cela m'a permis de devenir cette main tendue que j'ai eu la chance d'avoir à mon arrivée», confie Sabine. Pendant plus de 15 ans, elle a partagé la misère des réfugiés-es chiliens fuyant le régime du dictateur Pinochet, celle des *boat people* et bien d'autres. «Lorsqu'une famille pakistanaise installée dans son sous-sol t'invite à partager un bol de riz, c'est là le vrai partage, au sens chrétien du terme», note-t-elle.

PHOTO: GUNTHER GAMPER



Aoura Bizzari

Véritable «saut à l'aveugle», l'immigration met à l'épreuve la famille. C'est plus facile pour une femme de trouver un travail,

car elle est souvent prête à accepter n'importe quoi, souligne Sabine. Le mari reste plus longtemps à la maison. Le «pattern» familial traditionnel se trouve donc bien souvent perturbé.

Devant la détresse d'une amie face à la bureaucratie québécoise, Nayiri Tavlian a

eu l'idée de lancer le Centre de ressources pour les immigrants de la communauté arménienne. «On fait beaucoup avec peu, on n'a pas la volonté de créer un système social parallèle», souligne la jeune femme. Sans bureau, le Centre fonctionne depuis 10 ans avec un répondeur...

Bien organisée, la communauté arménienne de Montréal regroupe près de 35 000 personnes. Elle possède ses quartiers, ses propres écoles, ses églises, ses clubs d'entraide... Une petite Arménie au Québec. «Cette situation est très confortable pour un nouvel arrivant, au risque de se retrouver un peu ghettoisé», souligne la jeune femme. «C'est rarement pour un emploi que l'on m'appelle. Je procure à la personne des références pour lui simplifier ses démarches», note-t-elle. Elle fait